













celebrat, pro isque Deo gratias agit. Idem facit Moyses Deut. 4. 7. Multo deo gratias agit, miracula sacramenta sunt, quæ Deus præstat Christianis in Eccle. la militante, ac maxima curat, quæ præstat in triumphante. Ipsi sit honor, decus et gloria in omnibus æternitates. Amen.

Hinc patet sapientiam, de qua toto hoc libro agit, tum regum et magistratum, tum regnum et verum publicarum, tum fidelis cujusque, sitam esse in Dei cultu, virtute et pietate; canque adducere Dei favorem, beneficentiam, felicitatem omnique bonum. Unde Moyses mortuorum Israelitis id hebraicum, Deut. 4. 6: *Hæc*, inquit, est vestra sapientia et intellectus coram populo, ut audivitis universa præcepta hæc dicant: *Hæc populus sapiens et intelligens, gens magna. Nec est alio natio tam grandis, quæ habeat Deum appropinquantes sibi, sicut Deus vester ad cunctis observantibus nostris. Quæ est enim alia gens sic inclyta, ut habeat ceremonias, iustaque iudicia, et universam legem; quam ego propinquam hodie ante oculos vestros? Custodi igitur tempestatum, et animam tuam sollicitè. Ne obliviscaris verborum quæ viderunt oculi tui, et ne excidant de corde tuo cunctis diebus vite tue.*

*Conspiciencia dilabitur et alternat. Solo sapientia beat et eternat.*

*Transit sceleris voluptas, manet gehennæ æternitas. Transit virtutis labor, manet gloriæ æternitas. Transit honor, fugit aurum, tempus avolat, stat firma æternitas.*

*O nimis longa, vita, et profunda æternitas.*

Vita tua, ô Philothæe, brevis est; mors certa, dies incerta, anima tua immortalis est, post mortem ad vitam redire non licet, in fetu veni claudunt omnia, clausa est penitentia janua; longa te exci-

piet et immensa æternitas; oculi gaudia immensa et æterna sunt; intoleranda gehennæ tormenta perennant. Alterutra te certò expectant. Utraque in tua optione et manu sunt. Elige; alterum enim è duobus eligere te cogit Deus.

Si sapiis, ô philopsyche, amico sincerè te, tamquàm perennem salutem diligenti, ausculla. Non te decipiat falsa libertas novantium, non insecet fugax illecebra voluptatum curæ blandimentum, non illudat momentaneus honoris fumus, nec fallax plausus altitum; in momento hæc omnia abibunt, et te motuum deserent, memento te æternum, et creatum, natumque æternitati. Tempora despice, æterna suspice; si scelis faxis, æternum te ponitibi.

Illam ergo, ô philothæe, nunc fidem, illam vitam amplectere; illud nunc crede, illud elige, illud operare quod in hora mortis, quod in die iudicii, cum tribunalis Christi iudicandus astabis, quod in omni æternitate te credidisse, elegisse, dixisse, fecisse obtabis, ut à justo iudice Christo non gehennæ, sed celo adiudicaris, ut iugiter animæ tuæ optamè sit, non pessimè; ut non miserum, sed felicissimum sis in omnem æternitatem. Hæc est vera Salomonis, imò Christi sapientia, hæc vera et beata æternitas.

O Deus æterne, qui nos æternos, ad tuam beatam æternitatem, ab æterno prædestinasti, et in tempore creasti, da nobis hæc sapere, hæc assidue meditari, hæc omnia nostra cogitata, dicta, facta dirigere, ut nulla mundi fallax nos dementet vanitas, sed sola tuæ fidei, et virtutum poscat veritas; ut post caducam hanc vitam te perpetuo viderè, te frui, te beari mereamur: quia tu es sola veritas, vera charitas, clara felicitas, felix æternitas. Amen.

(Corn. à Lap.)

## Eclaircissements

### SUR LES TEXTES SUR LESQUELS ON FORME QUELQUES OBJECTIONS

Contre la canonicité du livre de la Sagesse.

PAR L'ABBÉ DE VENCE.

Il faut répondre aux objections que l'on forme sur certains textes de ce livre que l'on prétend être suspects d'erreur ou de supposition. Et d'abord on dit que l'auteur, en rapportant sous le nom de Salomon les heureuses dispositions que ce prince avait reçues pour le bien, s'exprime d'une manière qui semble favoriser le système de la préexistence des âmes, système justement condamné dans les origénistes, par le cinquième concile général tenu à Constantinople. Voici sur quoi cette accusation est fondée. L'auteur de ce livre fait dire à Salomon ces paroles, selon notre Vulgate: *Puer autem etiam ingeniosus et sortitus animam bonam; et cum essem magis bonus, veni ad corpus incoquinatum; ce que l'on pourrait traduire: J'étais un enfant bien né, et j'avais reçu de Dieu une bonne âme, et avec ces bonnes dispositions je suis venu dans un corps qui n'était point souillé. Au lieu de ces mots, et cum essem magis bonus, le grec à la lettre pourrait se traduire: Et magis cum essem bonus, ou, et insuper cum essem bonus. L'adverbe μάλλον, qui signifie magis, peut aussi signifier insuper; et quelques interprètes ont pensé que ce sens pourrait convenir*

mieux ici: ce mot alors ne se rapporterait point à bon; il servirait seulement à lier la phrase précédente avec la suivante, en ce sens: *Et de plus étant bon, je suis venu dans un corps qui n'était point souillé. Mais ce n'est pas en cela que consiste ici la plus grande difficulté; il s'agit de savoir comment le Sage a pu dire qu'étant bon, il est venu dans un corps non souillé. Était-il bon avant de venir dans son corps? Existait-il alors, et pouvait-il mériter que Dieu l'envoyât dans une chair moins fragile et moins portée au mal que celle des autres? Peut-on reconnaître quelques bonnes œuvres faites par une âme, qui la rendent digne d'être unie à un corps qui ne soit point souillé?*

Si l'on dit que le Sage suppose en cela que toutes les âmes aussi bien que les corps des hommes ne sont pas également disposés au bien, à la science, à la vertu et à la sagesse, on ne dira rien qui ne puisse être admis dans un sens très-orthodoxe et conforme au sentiment de tous les théologiens, puisqu'on sait par expérience qu'il y a des âmes plus grossières, plus indociles et moins propres aux sciences et à la

vertu morale que d'autres; on voit aussi des corps plus portés à la corruption, plus enclins à certains vices et qui ont une opposition à la pratique de la vertu qu'il leur est très-difficile de surmonter. C'est ce que saint Augustin reconnaît même dans les derniers ouvrages qu'il a écrits contre les pélagiens, lorsqu'il dit que, par un ingérent secret de Dieu dont les raisons nous sont inconnues, mais très-justes, les uns viennent au monde avec un esprit très-pesant; sans intelligence, ne pouvant rien comprendre; d'autres, au contraire, ont beaucoup de pénétration; les uns ont une mémoire fort heureuse; et d'autres ne peuvent se souvenir de rien, et oublient en un moment ce qu'ils ont appris. Savoir si cela se trouve dans l'âme, en sorte que dans les uns elle soit différente de ce qu'elle est dans les autres, non toutefois dans sa nature, mais dans ses qualités, ou bien s'il faut en chercher la cause dans la différence des organes du corps; c'est une question que nous laissons à démêler aux philosophes. Saint Augustin paraît croire que cela vient de la différence des organes du corps.

Quoi qu'il en soit, il reste toujours à expliquer comment on peut dire qu'une âme qui n'a encore fait aucune bonne œuvre, et qui n'a pas même existé, est venue dans un corps qui n'était point souillé, parce qu'elle était bonne; car c'est ce qu'il semble que le Sage a marqué par ces paroles: *Et cum essem magis bonus* (ou, *Et insuper cum essem bonus*), *veni ad corpus incoquinatum*. Saint Augustin a bien reconnu la difficulté, mais il ne l'a point entièrement éclaircie, parce qu'il était assez porté à croire que l'âme venait dans le corps par la voie de traduction, *ex transiitu*, et non par infusion, comme parlent les théologiens, qui disent d'après Innocent III, que l'âme est envoyée dans le corps en même temps qu'elle est créée, et qu'elle est créée en même temps qu'elle y est mise: *Creando infunditur, et infundendo creatur*.

Quelques-uns, pour résoudre la difficulté, disent qu'il faut entendre la pensée du Sage comme s'il disait: J'ai reçu une âme bonne et douée des inclinations les plus heureuses, et en même temps un corps disposé à répondre à de si bonnes inclinations; comme j'étais destiné de Dieu pour parvenir à une perfection plus grande qu'elle ne se trouve dans le commun des hommes, Dieu, en me donnant une âme susceptible de plusieurs belles qualités, m'a en même temps donné un corps disposé et formé de telle manière, qu'il ne pût mettre d'obstacle aux heureuses dispositions d'une âme si bien née, un corps qui était capable de concourir avec elle, afin que je devinsse meilleur et plus parfait de jour en jour.

D'autres, sans s'éloigner beaucoup de cette explication, disent que Salomon ne veut ici insinuer autre chose sinon que s'appliquant avec soin à devenir tous les jours meilleur par la pratique des vertus et la fuite des vices, et par l'étude de la sagesse, il avait obtenu la pureté de corps; en sorte que son corps étant exempt de passions dominantes, n'avait point troublé son âme dans la recherche de la sagesse, et dans

l'exercice des vertus qui conviennent à un prince qui doit chercher à plaire à Dieu, pour bien gouverner le peuple qui lui a été confié. Mais le Sage reconnaît enfin que ce don précieux de la sagesse n'est pas seulement l'effet des dispositions naturelles du corps ou de l'âme; il a été pleinement persuadé que la véritable sagesse et la vraie vertu étaient des dons de la bonté et de la miséricorde du Seigneur. C'est pourquoi après avoir dit qu'avec beaucoup de bonnes dispositions, il était venu dans un corps qui n'était point souillé, il ajoute aussitôt: *Et ut scisci quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det* (et hoc ipsa erat sapientia, scire cuius esset hoc donum), *adii Dominum, et deprecatur sum illum*. Par là le Sage paraît assez nous marquer qu'en disant qu'il est venu dans un corps qui n'était pas souillé, il n'a pas voulu parler de l'instant de sa création, lorsque son âme avait été jointe à son corps, mais qu'il a voulu faire entendre qu'ayant reçu du Seigneur une âme pleine de dispositions favorables pour le bien, il les avait cultivées avec soin, en sorte que son corps avait été exempt des souillures qui sont si contraaires à l'étude de la sagesse: *Veni ad corpus incoquinatum*, comme s'il disait: Je suis parvenu à dompter les passions qui auraient fait tomber mon corps dans différentes souillures qui auraient été de grands obstacles par lesquels j'aurais été arrêté dans la recherche de la sagesse, de cette sagesse que lui-même à la fin reconnaît être un don de Dieu.

Examinons présentement les prétendues erreurs qu'on reproche à l'auteur du livre de la Sagesse touchant les faits de l'ancienne histoire des Hébreux. Et d'abord on prétend que l'auteur de ce livre semble supposer fausement qu'Abraham vivait dès le temps où les hommes entreprirent la tour de Babel; et voici sur quoi cette accusation est fondée. Lorsque les nations eurent conspiré ensemble pour s'aba donner au mal, dit cet auteur, ce fut la sagesse qui convint le juste, et qui le conserva irrépréhensible devant Dieu; et elle lui donna la force de vaincre la tendresse, qu'il ressentait pour son fils. Ces derniers mots caractérisent manifestement Abraham; c'est le sentiment des plus habiles interprètes, et nous y adhérons volontiers. Il est donc question de savoir de quelle occasion l'auteur parle, quand il dit que la sagesse convint et conserva ce juste lorsque les nations eurent conspiré ensemble pour s'abandonner au mal. Ce qui a fait croire à quelques-uns que l'auteur avait voulu marquer par ces expressions le dessein de haïr la tour de Babel, c'est que le grec semble dire qu'il y eut une confusion dans cette entreprise, au milieu de laquelle ce juste fut conservé irrépréhensible; car voici comme on peut le traduire à la lettre: *Confusis gentibus in consensu veniit*. Mais cela ne prouve point que l'auteur ait voulu parler ici de la confusion arrivée à Babel longtemps avant la naissance d'Abraham. L'expression grecque ne signifie pas seulement une confusion accompagnée de désunion, comme il arriva à l'entreprise de la tour de Babel, mais elle signifie encore